

RITES ET COUTUMES FUNERAIRES DANS *HYDRITAPHIA* (1658) DE SIR THOMAS BROWNE : UNE APPROCHE INTERCULTURELLE

El Hadji Cheikh KANDJI
Université Cheikh Anta Diop de Dakar
Sénégal

Introduction

Après la mort, les hommes ont toujours préparé leurs défunts à vivre leur destin métaphysique, et cela quelle que soit la forme de spiritualité à laquelle adhèrent les communautés. Cela engendre une diversité de rites et de coutumes funéraires à travers le monde. Si la modernisation des rites mortuaires observée aujourd'hui rend compte d'une forme de désacralisation, de sécularisation, voire de banalisation symbolique de la mort (Ndiaye 26), ces rites, qui revêtaient un aspect plutôt sacré à l'Antiquité et au Moyen-Âge, apparaissaient, pour beaucoup d'entre eux, comme une manière de déjouer l'angoisse suscitée par la mort. La mort est « l'unique grand axiome » – *The One Big Axiom* selon la belle formule de Boyd (Boyd 145). Aussi cela justifie-t-il que tout ce qui gravite autour d'elle a toujours fasciné les hommes, et suscité chez eux crainte, tremblement, respectueuse frayeur : cercueil, tombeau, tombe, cimetière, enterrement, condoléances, cadavre, pourriture, squelette, momie, charnier, inhumation, obsèques, funérailles, sépulture, catacombe, crypte, mausolée, etc. (Sow 19).

La présente étude s'intéresse aux différents rites et coutumes funéraires des peuples anciens dans l'essai *Hydriotaphia* (1658) de l'écrivain anglais Sir Thomas Browne. L'article explore la « ritologie funéraire », selon l'expression des anthropologues, qui caractérise les peuples anciens. L'auteur "*examine[s] the old laws of sepulture*" (Browne 122) dans l'histoire de l'humanité. Il remonte l'histoire pour explorer les rites funéraires des peuples anciens: "*Hydriotaphia is the leisurely excursion of a scholarly mind into the burial customs of past nations*".¹ Sir Edmund Gosse considère dans son essai éponyme sur Sir Thomas Browne que ce dernier incarne pour nous "*the laureate of the forgotten dead*" avec qui, ajoute-t-il, "*we may take refuge from the sad pressure of infinity in speculation*".²

La mort est un thème important dans l'œuvre de Browne. En pouvait-il être autrement quand on sait que Browne, en homme de la Renaissance, fut un véritable humaniste. Son essai *Religio Medici* (1642) est une méditation sur la mort à travers le prisme de la métaphysique et de la science, en l'occurrence la médecine et la biologie. En plus de sa formation de médecin et de théologien, Ses *Miscellany Tracts* (1683), publiés à titre posthume, montrent également

¹ Voir l'introduction de l'éditeur Robin Robbins.

Sir Thomas Browne. 1991. *Religio Medici, Hydriotaphia and The Garden of Cyrus*. Robin Robbins (ed). Oxford: Clarendon Press Oxford. xvi.

² Sir Edmund Gosse, *Sir Thomas Browne* (1905) cité par Robin Robbins. Op. cit. p. xvii.

sa formation d'historien et d'archéologue. *Hydriotaphia* (1658) investit lui aussi le thème de la mort. Mais l'essai se place non pas dans la phase clinique ou la dimension métaphysique de la mort, c'est-à-dire la destinée de l'âme, mais plutôt dans la phase intermédiaire, à savoir la dimension anthropologique. *Hydriotaphia* est une anthropologie des rites funéraires.

La découverte d'urnes sépulcrales romaines à Walsingham, un village situé dans le comté de Norfolk, en Angleterre, sert à Browne de contexte d'étude des rites et coutumes funéraires à l'Antiquité et au Moyen Âge. Découvertes à la Renaissance, ces urnes sépulcrales dont le nombre variait entre quarante et cinquante, contenaient des crânes, des mâchoires, des côtes, des fémurs et des dents qui portaient tous des marques de crémation, indiquant que les morts avaient été incinérés. A environ cinq mètres des urnes, divers objets portant eux aussi des traces de combustion ont été découverts : des peignes, des fragments de petites boîtes, des pinces en airain, des manches de petits instruments de musique. L'on comprend ainsi le titre de l'essai, "Hydriotaphia", un mot composé des lexèmes « hydrio » et « taphia ». Le terme « hydrio » vient du mot grec *hydria* qui signifie « urne cinéraire », mais également « jarre à eau ». Quant à « taphia », il vient du mot grec *taphè*, qui signifie enterrement (*Webster* 1107). « Hydriotaphia », dont Browne donne la définition littérale en sous-titre, renvoie à "Urn-Burial" (Browne 95). L'expression "*urn burial*" se définit comme la conservation des cendres et des ossements d'un mort dans une urne cinéraire, après la crémation de ce dernier. En d'autres termes, il s'agit de l'inhumation des restes du mort dans une urne cinéraire qui fait office de tombe. Le dictionnaire *Webster* parle de: "*burial in which a pottery vessel is used as a grave repository for the ashes and bones of the corpse*" (*Webster* 2522).

L'importance du passé dans l'essai de Browne justifie les nombreuses références non seulement aux classiques romains et grecs qui occupent une place prépondérante dans la formation classique de l'auteur, mais également à des références historiques. Browne est également redevable à d'autres textes de la Renaissance tels que *De Funeribus Romanorum* (1625) de Johannes Kirchmann, *De Sepulchris* (1539) de Lilio G. Giraldi et *Pompe Funebri di Tutte le Nationi del Mondo* (1639) de Francesco Perucci.

La dimension civilisationnelle de l'essai apparaît nettement à travers l'étude de faits de civilisation tels que les différentes colonisations successives de la Grande Bretagne par les Romains, des tribus germaniques et des peuples scandinaves. Ces faits de civilisation sont mis en relation avec l'histoire des rites et pratiques funéraires. *Hydriotaphia* comporte également un intérêt littéraire manifeste. Dans *Milton and Others* (1965), George Williamson perçoit *Hydriotaphia* comme un essai sur l'identité de l'humanité et sur sa quête de mémoire immortelle.³ L'essai de Browne, qui se singularise par sa portée esthétique, est également en relations dialogiques avec un certain nombre de textes littéraires produits par des écrivains anglais de renommée tels que John Keats, Lord Byron, John Donne etc.

La première partie de la présente étude s'intéresse à certaines pratiques liées à l'enterrement des morts, que ce soit un enterrement dans une tombe ou un enterrement dans une urne sépulcrale. La seconde partie explore la singularité de certains rites et coutumes funéraires chez les peuples de l'Antiquité et du Moyen Âge. La troisième et dernière partie est

³ George Williamson, *Milton and Others* (1965), cité par Robin Robbins. Op. cit. p. xvi.

une étude comparative entre certains rites funéraires monothéistes et ceux des peuples anciens.

I – De l’enterrement des morts

Ce n’est pas un hasard si c’est dans un champ et pas dans des lieux de culte tels que des temples ou des églises que les urnes sépulcrales de Walsingham ont été découvertes. En effet, conformément aux anciennes coutumes, c’est dans des champs que les enterrements se faisaient: *“He that looks for urns and old sepulchral relics must not seek them in the ruins of temples, where no religion anciently placed them. These were found in a field, according to ancient custom in noble and private burial”* (Browne 116). Pour illustrer une telle pratique, Browne remonte à l’époque des Cananéens, avec la famille d’Abraham. Il évoque également l’endroit où Josué fut inhumé, à savoir dans les confins de ses propres terres. Hormis ces exemples bibliques, l’auteur revient sur la pratique Romaine qui consistait à inhumér les morts sur des chemins, des voies publiques. Le but visé était de rendre visibles, voire ostentatoires, ces lieux de sépulture, afin d’en faire des souvenirs de mortalité pour les passants, que les différentes épitaphes invitaient à s’arrêter. Browne qualifie certains de ces épitaphes de *“language [...] not so proper in church inscriptions”* (Browne 116). Sans doute fait-il allusion au caractère séculier des inscriptions ? Ce n’est que plus tard qu’advint la pratique de l’inhumation dans les lieux de culte. Les restes des hommes pieux et des martyrs étaient ainsi admis dans les églises pour servir d’exemple de vie vertueuse aux fidèles. Et cette pratique se perpétua au fil des âges. C’est ainsi qu’à sa mort en 337, Constantin fut admis au porche de l’église. En Angleterre, l’Archevêque de Cantebury, Cuthbert, fut le premier à être inhumé dans la cathédrale en 758.⁴

Rien ne permet, selon Browne, de préjuger a priori ni du sexe ni de l’âge des morts dont les ossements ont été découverts dans les urnes de Walsingham. Toutefois, en véritable biologiste, l’auteur décèle en ces restes humains un certain nombre d’indices biométriques – la minceur des os ; la finesse des boîtes crâniennes ; la petitesse des dents, des côtes et des fémurs – qui lui permettent d’avancer qu’il y avait probablement beaucoup d’enfants et de femmes parmi les morts. L’auteur se sert de sa casquette multidimensionnelle d’homme de science pour essayer d’étayer ses arguments. Il convoque le fait ethnologique et anthropologique pour tenter de légitimer ses conjectures. L’identification des différents objets découverts à côté des urnes lui permet de confirmer la présence de beaucoup de femmes et d’enfants parmi les corps. Parmi ces objets l’on compte des peignes, des plats, des pinces, des instruments de musique, etc. :

Confirmable also from things contained in them : in most were found substances resembling combs, plates like boxes, fastened with iron pins, and handsomely overwrought like the necks or bridges of musical instruments, long brass plates

⁴ Selon d’autres sources il serait mort en 760.

overwrought like the handles of neat implements, brazen nippers to pull hair away, and in one kind of opal yet maintaining a bluish colour. (Browne: 105)

Cette panoplie d'objets retrouvés près des urnes, à Walsingham, n'apparaît pas comme un fait singulier dans l'histoire des rites et coutumes funéraires des peuples, et l'on peut aisément deviner les réelles motivations qui les sous-tendent. En effet, depuis l'Antiquité, il est des peuples dont les coutumes reposent sur la crémation ou l'inhumation des morts avec des objets qui leur étaient chers, qui les réjouissaient, qui étaient les principaux outils ou instruments des activités dans lesquelles ils excellaient. Par exemple, un musicien pouvait être inhumé ou brûlé avec ses instruments de musique. De telles pratiques se justifiaient de la part de la communauté comme les ultimes adieux du mort à toute forme de plaisir, ou encore comme le vain espoir nourri que le défunt se serve de ces objets dans l'autre monde. Ainsi, Browne évoque la bague en béryl sur le doigt de Cynthia, la maîtresse de Properce, lorsque son fantôme apparut à ce dernier après qu'elle fut brûlée sur le bûcher funéraire.⁵ Cette coutume funéraire décrite par Browne, a été rapportée par d'autres. Chez certains peuples anciens, par exemple, on inhumait les rois avec des denrées alimentaires, des outils ou des armes de guerres car, selon la croyance populaire, ces rois allaient continuer à s'adonner aux mêmes activités qu'ils menaient du temps de leur vivant (Seck 38).

Hydriotaphia évoque également l'exemple des contenus d'une urne romaine protégée par le Cardinal Farnèse dans laquelle furent découvertes, entre autres objets, un grand nombre de bijoux avec des têtes de dieux et de déesses, un singe en agate, un éléphant en ambre, une boule de cristal, trois verres, deux cuillers etc. C'était une pratique Romaine que d'enterrer leur argent, en l'occurrence des pièces de monnaie, lors d'invasions barbares, notamment lorsqu'ils se sentaient contraints de désert leurs habitations pour des raisons de sécurité :

How the Romans left so many coins in countries of their conquests seems of hard resolution, except we consider how they buried them under ground, when upon barbarous invasions they were fain to desert their habitations in most part of their empire. (Browne 103)

Avant Jules César, les Britanniques utilisaient des devises faites à partir du métal fer. Elles consistaient plus précisément en anneaux en fer. Suite à l'invasion romaine, la Grande-Bretagne devint une province romaine où les pièces de monnaie et les médailles portaient les effigies des différents empereurs romains qui ont eu à se succéder au trône : César, Claude, Britannicus, Vespasien, Titus, Adrien, Sévère, Commode, Geta, Caracalla. Toutefois, parmi les objets découverts près des urnes de Walsingham, il n'y avait aucune pièce de monnaie ni aucune médaille portant l'effigie d'un empereur romain, ce qui, le cas échéant, aurait permis une datation des urnes. Et pourtant, parmi d'autres urnes découvertes à Spitalfields, près de Londres, figuraient des pièces de monnaie portant les effigies de Claude, Vespasien, Commode et Antonin, à côté d'autres objets tels que des lacrymatoires, des lampes, des bouteilles de liqueur, et d'autres objets de superstition.

Tout comme les Romains, les anciens Grecs aussi inhumèrent les morts avec des pièces de monnaie: "*That they buried a piece of money with them as a fee of the Elysian*

⁵ Né vers l'an 47 avant Jésus Christ, Properce était un poète latin. Il est l'auteur d'*Elégies*, une œuvre de quatre tomes.

ferryman, was a practice full of folly” (Browne 122). Parfois, les découvertes d’objets se faisaient non pas dans des urnes mais plutôt dans des monuments. Dans le monument de Childéric I, roi des Francs saliens de 458 à 481, quatrième roi après Pharamond le fondateur de la dynastie mérovingienne, il fut découvert beaucoup d’or ornant son épée, deux cents rubis, des centaines de pièces de monnaie, trois cent abeilles en or, les ossements et les sabots de son cheval enterré à ses côtés, conformément aux fastes des cérémonies funéraires qui faisaient partie des coutumes de l’époque.

Dans diverses tombes, des bagues, des pièces de monnaie et des calices ont été retrouvés. Si on ne retrouvait pas de l’or, c’est parce que, selon Browne, les coutumes funéraires anciennes imposaient une frugalité telle qu’il n’était pas admis d’enterrer les morts avec de l’or, hormis celui que l’on retrouvait dans leur dentition.

Le rôle que joue le patrimoine du défunt lors des funérailles de ce dernier, on le retrouve également chez certains peuples de l’ère contemporaine. Cela fait partie de ce que les anthropologues appellent le rituel de « présentification » du mort (Ndiaye 25). Par exemple, chez les Joolas, une ethnie vivant en Casamance, une région située au sud du Sénégal, en Afrique de l’ouest, la coutume réserve des rites funéraires particuliers à la personne ayant rendu l’âme à un âge avancé, et qui a rempli le « *contrat social* », pour reprendre l’expression de Rousseau, contrat qui liait l’individu à la communauté. Parce qu’elle a répondu, de son vivant, à l’appel sociétal de disposer d’une postérité, gage d’un statut social enviable, ce défunt d’un certain âge peut socialement jouir du privilège de présider ses propres funérailles, paré de ses plus beaux habits (Ndiaye 25). L’étalage de certains biens du défunt participe du rehaussement de la solennité des rites funéraires :

Il arrive même que les membres de la parenté exhibent, pour les besoins du cérémonial et par souci de solennité, ses outils de chasse (arc et flèche), de culture, quelques restes de bétail et les cornes des bœufs qu’il a eus, de son vivant, à destiner au culte et tout cela est ponctué par des parades, des chants, des cris, des lamentations, des remontrances et des éloges dont l’objectif visé est de maîtriser les instances angoissantes de la perte due au départ, pour l’éternité, de celui qui fut un être cher. (Ndiaye 25)

Ce rôle solennel que joue le patrimoine du défunt dans les rites funéraires, on le retrouve également dans beaucoup d’autres communautés africaines et indiennes telles que les Karamajong d’Ouganda et les Indiens d’Amérique du Nord où « *le défunt peut être installé, de façon majestueuse, à l’intérieur de son troupeau afin de le magnifier en divulguant son patrimoine* » (Ndiaye 25). Chez les Yanomamis, des Indiens du Venezuela et du Brésil, qui pratiquent la crémation, les rites funéraires jouent un rôle proéminent dans le raffermissement du lien social. A la mort, tous les biens du défunt ainsi que le corps de ce dernier sont jetés en pâture à un bûcher funéraire public. Les restes du corps incinéré sont ensuite réduits en poudre dans un mortier, laquelle est mélangée avec du jus de banane ou de plantain sucré, pour préparer une boisson qui sera servie uniquement aux enfants du lignage (Ndiaye 26).

Il ressort de *Hydriotaphia* que la pratique qui consistait à enterrer les morts avec des pièces de monnaie et d’autres formes de biens comportait des risques. Le propre de la tombe ou de l’urne, c’est de servir de lieu de repos éternel pour les disparus. Mais ce « repos » auquel aspiraient les défunts était bafoué, notamment ceux qui étaient enterrés avec des pièces de monnaie, et des biens. Ceux qui gisaient dans des urnes en or qui étaient exposées étaient

également à la merci de voleurs qui n'hésitaient pas à profaner leur tombe à la recherche de trésor : *“He that lay in a golden urn, eminently above the earth, was not like to find the quiet of these bones. Many of these urns were broke by a vulgar discoverer in hope of enclosed treasure”* (Browne 113). Marcellus, le héros de l'ouvrage éponyme de Plutarque a subi le même sort : *“The ashes of Marcellus were lost above ground upon the like account”* (Browne 113).

Les urnes, les monuments et les différents objets enterrés ou incinérés avec les défunts tels que les pièces de monnaie, les médailles, les peignes, les instruments de musique etc. sont d'une grande importance anthropologique. Ils renseignent sur les pratiques funéraires des peuples anciens. Le temps trouve en les urnes, les pièces de monnaie et les monuments les dépositaires privilégiés de ses trésors : *“The treasures of time lie high, in urns, coins, and monuments, scarce below the roots of some vegetables. Time hath endless rarities, and shows of all varieties”* (Browne 95). Les vestiges de l'humanité sont le coffre-fort des trésors du temps. Les poètes Romantiques développeront ce thème plus tard. Dans son poème *“Ode on a Grecian Urn”* le poète Romantique anglais John Keats (1795-1821) célèbre une vieille urne grecque, et décrit l'objet d'art comme une conteuse sylvestre – *“Sylvan historian”* (Keats 306) – dont l'éloquence dépasse celle des poètes, parce qu'échappant à la temporalité. Le poète s'intéresse aux images peintes sur l'urne et s'interroge à propos de leur origine et de la légende qu'elles représentent. Ce mythe de l'urne grecque, on le retrouve également dans la littérature britannique postmoderne. Dans son roman postmoderne *London Fields* (1989), Martin Amis se sert de l'urne grecque comme comparant dans une description humoristique, où la légèreté du comparé contraste avec la solennité du comparant. C'est en ces termes que l'auteur décrit le pantalon de son personnage Keith Talent : *“The trousers held Keith's substantial rump as reverently as a Grecian urn hold its essence”* (Amis 306).

A l'instar des biologistes qui voient en les pulsions neurales, les battements du cœur, les menstrues, etc. comme des horloges biologiques ; à l'instar des géologues qui considèrent les structures atomiques comme des horloges permettant de mesurer le temps géologique, l'on peut à juste titre considérer les urnes, les monuments, les divers objets enterrés ou incinérés avec les défunts comme des horloges anthropologiques. En effet, la collecte et l'étude de ces objets permettent d'analyser l'évolution ou les mutations de phénomènes anthropologiques qui se sont déroulées dans l'histoire de l'humanité. Elles permettent également de procéder à des comparaisons entre des rites et coutumes funéraires dans le temps et aussi dans l'espace :

But the ancient custom of placing coins in considerable urns, and the present practice of burying medals in the noble foundations of Europe, are laudable ways of historical discoveries in actions, persons, chronologies; and posterity will applaud them. (Browne 122)

C'est dans une optique comparative que l'auteur souligne également toute la différence entre les urnes sépulcrales appartenant aux cultures anciennes et celles de son époque. La différence est d'ordre dimensionnel : *“The present urns were not of one capacity, the largest containing above a gallon, some not much above half that measure; nor all of one figure, wherein there is no strict conformity, in the same or different countries”* (Browne 108). Elle est également d'ordre structural. Dans sa description d'urnes découvertes en Italie à son époque, Browne écrit :

While many have handles, ears and long necks, but most imitate a circular figure, in spherical and round composure; whether from any mystery, best duration or capacity, were but a conjecture. But the common form – with necks – was a proper figure, making our last bed like our first, nor much unlike the urns of our nativity while we lay in the nether part of the earth, and inward vault of our microcosm (Browne 108).

Alors que beaucoup d'urnes sont habituellement de couleur rouge, celles-ci sont toutes noires, ce qui, aux yeux de Browne, laisse croire qu'elles ont été soit brûlées soit fabriquées à partir de matériaux cuits au four ou au soleil, conformément aux anciennes méthodes de fabrication de briques, de tuiles, de faïence et de pots.

II - Rites et coutumes funéraires singuliers chez les anciens

En dépit du fait que les cendres des urnes sépulcrales découvertes à Walsingham se sont mélangées avec de la terre, l'on discerne nettement que les ossements ont été brûlés au point que de petites plaques de cuivre à moitié fondues s'y sont formées. Cela pousse Browne à écarter l'hypothèse de l'appartenance des défunts à une certaine catégorie socioprofessionnelle, ou à une certaine population morbide. En effet, comme le souligne Browne:

the bones were so smartly burnt that some thin plates of brass were found half melted among them: whereby we apprehend they were not of the meanest carcasses, perfunctorily fired, as sometimes in military, and commonly in pestilence, burnings; or after the manner of abject corpses, huddled forth and carelessly burnt without the Esquiline Port at Rome (Browne 111).

Esquiline Port, c'est un endroit à Rome où les corps des pauvres, des criminels, ou de ceux pour qui on éprouvait du mépris étaient brûlés ou bien jetés en pâture aux chiens.

La présence d'un grand nombre de boîtes crâniennes dans les urnes de Walsingham a poussé d'aucuns à penser que les cendres et les restes ont été mélangés. Quand bien même Browne ne partage pas cette idée, il reconnaît toutefois l'existence d'une telle pratique chez les anciens. En effet, les cendres de Domitien furent mélangées à celles de Julie. Les cendres d'Achille également furent mélangées avec celles de Patrocle.⁶ Bien qu'il n'y ait pas eu de crémation commune, les os de Domitien et de Julie d'une part, et ceux d'Achille et de Patrocle d'autre part, ont toutefois été mélangés afin de prolonger et de perpétuer outre-tombe la passion et l'amitié qui les unissaient respectivement dans vie. Lorsque la distance ne le permettait pas ces genres de retrouvailles *post-mortem*, du fait que les deux conjoints, les deux amants ou les deux amis n'étaient pas au même endroit, on trouvait quand même le moyen de les réunir symboliquement : "*and when distance of death denied such conjunctions, unsatisfied affections conceived some satisfaction to be neighbours in the grave, to lie urn by urn, and touch but in their names*" (Browne 112).

⁶ Domitien (51-96) était empereur romain et frère à Titus lui aussi empereur. Il vécut avec passion une liaison extraconjugale avec Julie. A sa mort, ses cendres furent mélangées, conformément à un souhait posthume, à celles de Julie qui fut morte bien avant lui suite à une tentative d'avortement. Quant à Patrocle, il était le compagnon d'Achille dans l'*Illiade* d'Homère. Il fut tué par Hector sous les remparts de Troie.

Cette pratique dont parle Browne a été abordée quelques années plus tôt par le poète métaphysique anglais John Donne (1572-1631) dans son poème “The Relic” (Donne 66-67). Le poème s’ouvre sur la célébration de l’amour immortel de deux amants morts qui partagent une même tombe, et parle de l’exhumation de celle-ci. La personne qui exhume la tombe note sur le narrateur “*A bracelet of bright hair about the bone*”, qui s’avère appartenir à l’amant de ce dernier, et qui annonce : “*there a loving couple lies*” (Donne 66). Le bracelet apparaît ainsi comme une relique emblématique qui unit les deux amants jusque dans leur tombe. Le poème suggère aussi l’idée que même si les deux amants sont morts depuis très longtemps, l’amour qui les liait leur survivra. Et le jour où leurs restes seront découverts, ils seront considérés comme des “*relics*”. On retrouve ainsi dans ce poème deux pratiques décrites par Browne, à savoir d’une part une sépulture commune et d’autre part l’enterrement des morts avec des objets symboliques.

Soucieux de continuer les relations qui les unissaient avec les proches après leur mort, Browne souligne que d’aucuns faisaient faire de grandes urnes familiales qui recevraient les cendres de tous les membres de la famille ainsi que celles de leurs amis. Les cendres des proches reposeraient ainsi à côté des leurs dans l’urne commune.

Dans certains peuples anciens, les tombes ou les tombeaux étaient à l’image du degré d’intégrité de la vie que le défunt a eu à mener. « Dis-moi quelle vie tu mènes, je te dirai quelle tombe tu auras ! », tel pourrait-on résumer la logique funéraire dans ces peuples-là. C’est ainsi qu’aux hommes vertueux et droits, la coutume dictait qu’on ornât leur tombeau. Tel était par exemple le cas chez les Juifs : “*Plastered and whited sepulchres were anciently affected in cadaverous and corruptive burials, and the rigid Jews were wont to garnish of the righteous*” (Browne 108).

La beauté et la dimension du tombeau ou de l’urne étaient également proportionnelles au rang social de l’individu dans certaines sociétés : “*Great persons affected great monuments, and the fair and larger urns contained no vulgar ashes*” (Browne 108). Dans d’autres, certains individus n’hésitaient pas à opter pour une vie d’ascète afin de jouir de funérailles nobles. Browne rapporte que dans *Hécube* d’Euripide, “*Ulysses cared not how meanly he lived, so that he might find a noble tomb after death*” (Browne 108). Alors qu’on érigeait de grands monuments à l’honneur des grands hommes disparus, Platon lui exigea juste un monument dont la dimension ne permettrait de contenir que quatre vers héroïques. Pour cela, il choisit un endroit où la terre est le plus aride pour abriter sa sépulture.

En l’honneur des grands hommes disparus, on érigeait très souvent, et à titre symbolique, des monuments, voire même des tombeaux vides. Toutefois, la pluralité de ces monuments et tombeaux symboliques dédiés à un illustre défunt, notamment lorsqu’il en existe beaucoup dans différentes contrées, tend à semer la confusion par apport l’emplacement réel de la tombe authentique du disparu : “*The variety of monuments hath often obscured true graves, and cenotaphs confounded sepulchres ; for, beside their real tombs, many have found honorary and empty sepulchres*” (Browne 113). En d’autres termes, les différents monuments que l’on retrouve dans différents pays immortalisant la grandeur d’un disparu, se justifient par un phénomène d’appropriation qui fait de lui un homme du sérail dans chacun de ces pays. C’est ainsi que les différents monuments érigés en l’honneur d’Homère font de lui un homme de diverses origines. Euripide avait son tombeau en Attique,

alors que sa sépulture était en Macédoine. Quant à Sévère, son véritable tombeau était à Rome, mais il disposait d'un tombeau symbolique en Gaule.

Selon les croyances anciennes, les yeux étaient considérés comme les premiers organes à faire l'expérience de la mort, d'où la pratique qui consistait à les fermer : *"They closed their eyes as parts which first die, or first discover the sad effects of death"* (Browne 121). Paradoxalement, dans un élan d'affection, la communauté se lançait en même temps dans des conjurations répétées dans l'ultime but de ramener à la vie le mourant ou même le défunt. Ils essayaient même de vérifier l'effectivité de la mort en se servant d'objets tels que des plumes ou des miroirs, etc. :

But their iterated clamations to excite their dying or dead friends, or revoke them unto life again, was a vanity of affection; as not presumably ignorant of the critical tests of death, by apposition of feathers, glasses, and reflection of figures, which dead eyes represent not; which, however not strictly verifiable in fresh and warm cadavers, could hardly elude the tests in corpses of four or five days. (Browne 121)

Certains n'hésitaient pas à respirer le dernier souffle du mourant, une pratique qui reposait sur une double croyance populaire. La première est que l'âme du mourant se retirait à travers ce dernier souffle. La seconde, dont Browne attribue l'origine à Pythagore – *"Pythagorical foundation"* comme il dit (Browne 122) – disait qu'à travers cet ultime souffle, l'esprit du mort passait du corps de ce dernier à celui de l'individu qui le respirerait le premier, ce qui faisait l'objet de tant de convoitise. Les anciens versaient parfois de l'huile sur le bûcher funéraire pour en faciliter la mise en feu, ce qui montre que leurs actions étaient parfois motivées par considérations d'ordre pratique. Toutefois, la superstition s'invitait parfois dans les rites funéraires. Par exemple, la prise en compte d'une météo favorable, en l'occurrence le choix de jours où il y avait beaucoup de vents, était informée par des soucis de promptitude dans la crémation, car une crémation rapide était synonyme de bons présages.

Il y avait toujours dans le cortège funèbre un bouffon qui imitait le gestuel, le langage et les manières du défunt. Le rôle du bouffon était de se servir de sa légendaire légèreté « légitime » pour symboliquement contrevenir à la solennité des rites funéraires, briser la tristesse des obsèques, et contredire les oraisons funèbres. L'on peut ainsi parler d'une théâtralisation dont l'ultime but est d'ôter à la mort tout son sérieux. Dans d'autres peuples par contre, on réservait au bouffon un sort plus funeste que celui décrit par Browne. Les anciens habitants du Mexique, par exemple, enterraient leurs rois avec les bouffons qui les égayaient de leur vivant (Seck 38).

Chez les enfants, l'apparition des dents était le critère sur lequel les anciens se basaient pour décider de leur crémation ou non à la mort. On considérait qu'avant cet âge, la constitution de l'enfant était trop fragile pour pouvoir faire face au feu crématoire. De plus, c'est à peine qu'on retrouvait des restes constitués d'ossements après la crémation : *"They burnt not children before their teeth appeared, as apprehending their bodies too tender a morsel for fire, and that their gristly bones would scarce leave separable relics after the pyral combustion"* (Browne 121).

Après des funérailles crématoires, on n'allumait pas de feu à la maison pendant quelques jours. Et en dépit du fait qu'on était en grand deuil, jamais on ne versait dans des lamentations excessives car, selon la croyance populaire, cela allait à l'encontre du repos

paisible de l'esprit du défunt: “*That they kindled not fire in their houses for some days after was a strict memorial of the late afflicting fire; and, mourning without hope, they had an happy fraud against excessive lamentation, by a common opinion that deep sorrows disturbed their ghosts*” (Browne 121).

Les anciens Grecs pratiquaient des rites funéraires que Browne qualifie de “*no improper ceremonies*” (Browne 120). Par exemple, après avoir mis le feu au bûcher funéraire, la communauté détournait la tête, ce qui symbolisait le sentiment du devoir accompli à contrecœur. Après la crémation, on lavait les restes constitués d'ossements avec du vin et du lait, et la mère du défunt les enroulait dans une étoffe qu'elle gardait ensuite dans sa poitrine pour les sécher. La poitrine symbolisait “*the first fostering part, and place of their nourishment*” (Browne 120). L'auteur évoque également comment, avant de mettre le feu au bûcher, on levait les yeux vers le ciel, espace symbolisant leur espoir et leur origine.

Autrefois, la pratique de la sorcellerie était liée à la celle de la crémation. Certaines parties du corps humain, en l'occurrence les dents, les cheveux et les os résistent le mieux à la décomposition et aussi à la crémation. Ainsi, les résidus des corps des morts incinérés étaient très prisés par les sorciers. Ces derniers se servaient de restes tels que les cheveux ou les poils, les os, les ongles, les dents, etc. dans leurs œuvres mystiques. A l'époque de Browne aussi, la superstition avait favorisé le retour de telles pratiques en Grande-Bretagne :

Bones, hairs, nails, and teeth of the dead, were the treasures of old sorcerers. In vain we revive such practices. Present superstition too visibly perpetuates the folly of our forefathers; wherein, unto old observation, this island was so complete that it might have instructed Persia. (Browne 114)

Dans une réflexion sur la symbolique du feu dans la vie et la mort de l'homme, Browne fait référence au geste de Sardanapale : “*Life is a pure flame, and we live by an invisible sun within us. A small fire sufficeth for life: great flames seemed too little after death, while men vainly affected precious pyres and to burn like Sardanapalus*” (Browne 131-132). Sardanapale était un légendaire roi de Ninive en Assyrie qui, réalisant qu'il n'avait aucune chance d'échapper à l'ennemi qui avait assiégé la capitale, s'immola par le feu avec tous ses biens, ses esclaves, ses concubines, et ses épouses : “*hopelessly besieged, [Sardanapalus] burnt with himself all his treasures, concubines, and wives*”.⁷ La mort a d'ailleurs inspiré à l'écrivain Romantique anglais Lord Byron un drame intitulé *Sardanapalus* (1821).⁸

On retrouve dans d'autres cultures des variantes de cette pratique qu'évoque Browne. Par exemple, dans sa pièce *Nder en flammes* (1990), Bèye rend un vibrant hommage à l'héroïsme et au sacrifice des femmes de Nder. L'histoire des femmes de Nder, un village du royaume du Waalo, au Sénégal, fut marquée par une tragédie de la sorte en 1918. Assiégées par des esclavagistes Maures, ces femmes préférèrent s'immoler collectivement par le feu, plutôt que de se livrer aux assaillants.

⁷ Voir notes. Sir Thomas Browne. Op. cit. p. 132.

⁸ L'œuvre de Byron a inspiré au peintre français Eugène Delacroix un tableau intitulé *La mort de Sardanapale* (1827), et considéré comme son œuvre le plus romantique. Ce tableau est conservé au Musée du Louvre à Paris. En 1830, Hector Berlioz a créé une cantate qui lui a valu d'énormes succès, intitulée elle aussi *La mort de Sardanapale*.

Dans *Hydriotaphia*, Browne émet des réserves non seulement sur beaucoup de coutumes funéraires anciennes, mais également sur diverses pratiques et conceptions qu'il juge obscures voire culturellement surréalistes. Dans un style pétri d'euphémisme, il remet en question la rationalité de la pratique ancienne qui consistait à ajouter aux huit ou dix corps d'hommes morts à incinérer, celui d'une femme en guise de combustible. Le corps de la femme était considéré comme étant plus inflammable, et de constitution plus onctueuse. Lors des funérailles, la femme servait donc, entre autre, à améliorer la qualité de la combustion du bûcher funéraire de l'homme.

III- Comparaison de rites funéraires monothéistes à ceux des anciens

Le rite porte souvent « *la marque du sacré* », pour emprunter le titre de l'essai de Dupuy. Toutefois, le sacré n'est pas forcément le religieux. La confusion du religieux et du sacré est une erreur à dénoncer (Dupuy 47). L'on peut même parler d'antériorité du sacré sur le religieux. En effet, « *le sacré est plus ancien que le divin, lequel n'est divin que précisément parce qu'il est sacré* » (Sow 19). Depuis longtemps, les hommes se sont vus assignés des limites sacrées par la nature, comme par Dieu (Dupuy 44). Tout comme avec le sacré, il existe des rapports étroits entre le rite et la religion. Ainsi l'on comprend la place centrale du rite dans le domaine de la religion, qui constitue un terreau fertile pour son développement. La religion est un domaine de prédilection du rite.

Sir Thomas Browne, théologien de la Renaissance, avait déjà évoqué l'idée que la religion est l'opium du peuple: “*Men have lost their reason in nothing so much as their religion, wherein stones and clouts make martyrs*” (Browne 120). Il montrait également comment le jugement que l'homme porte naturellement sur la religion de l'autre déteint aussi sur sa réception des rites pratiqués par ce dernier: “*and since the religion of one seems madness unto another, to afford an account or rationale of old rites requires no rigid reader*” (Browne 120).

Hydriotaphia évoque comment dans les lieux de sépulture où se posaient des problèmes d'espace, on inhumait les morts dans une certaine position, non pas pour des raisons religieuses, mais plutôt pour des considérations pratiques. Cette position que même les obédiences païennes s'étaient appropriées, permettaient d'éviter toute confusion et tous désagréments.

Les Perses étendaient leurs morts dans la direction Nord-Sud. Les Mégariens et les Phéniciens orientaient la tête de leurs morts vers l'Est. Les Athéniens, eux, tournaient la tête des défunts vers l'Ouest, une position que l'on retrouve également chez les Chrétiens, selon Browne, qui ajoute que Le Vénérable Bède aussi confirme que c'était la position de Jésus Christ. Browne souscrit entièrement à la véracité de la tradition et des récits relatant que Jésus Christ fut crucifié le visage tourné vers l'Ouest. Toutefois, il se démarque des portraits du Sauveur sur la croix, esquissés par certains artistes-peintres, parce que représentant ce dernier dans une position qui ne serait pas authentique:

That he was crucified with his face towards the west we will not contend with tradition and probable account; but we applaud not the hand of the painter in exalting his cross so high above those on either side, since hereof we find no authentic account in

history, and even the crosses found by Helena pretend not such distinction from longitude or dimension. (Browne 116-117)

Hélène, ou encore Sainte Hélène, était la mère de Constantin. Elle déclara avoir découvert la croix même qui porta Jésus Christ. La position du corps du défunt dans la tombe préoccupait les anciens Chrétiens: “*Christians dispute how their bodies should lie in the grave : in urnal interment they clearly escaped this controversy*” (Browne 116).

Les anciens inhumaient leurs morts en les faisant allonger sur le dos, une position plus en accord avec le sommeil profond, comme la mort, et plus conforme à la position courante de l’individu frappé par la mort. Diogenes Laertius, lui, se singularisait par une préférence assez insolite : être enterré dans sa tombe, allongé sur le ventre. Selon Browne, certains Chrétiens, d’origine russe en l’occurrence, se démarquaient de ces deux positions qui connotent l’idée de repos, à savoir être allongé sur le ventre et sur le dos. Ils rejetaient toute idée de repos et portaient leur choix sur “*an erect posture*” (Browne 121). Toutefois, l’auteur ne décrit pas comment se matérialise cette position dans la tombe.

Le défunt était porté à sa dernière demeure, les pieds en avant. Les anciens justifiaient cette position par le fait qu’on venait au monde dans la position contraire, c’est-à-dire la tête en avant. Et donc, en toute logique, on doit quitter le monde la tête en arrière, c’est-à-dire les pieds en avant. Avec toute la subtilité qui sied à la litote, Browne considère cette approche des choses comme étant sensé : “*not inconsonant unto reason*” (Browne 121). A travers cette position, les morts qu’on amenait à leur tombe faisaient symboliquement leur dernier adieu à un monde sur lequel ils portaient alors leur dernier regard. Chez les Musulmans, que Browne prend en contre-exemple, la pratique est tout autre. Dans l’Islam, où l’espérance au retour à une vie de plaisir comme récompense est érigée en dogme, les morts sont portés à leur tombe les pieds en avant, le regard symboliquement braqué vers leur dernière demeure.

Les Chrétiens prennent particulièrement soin du corps du défunt avant l’inhumation. Ce dernier est lavé puis habillé de manière élégante. S’ensuit une messe de requiem solennelle. Selon Browne, les soins particuliers apportés au corps du défunt apparaissent comme une manière de « masquer » la face hideuse de la mort. Quand à la solennité des obsèques, elle contrevient symboliquement à la brutalité de la mort. La mort est un événement brutal parce qu’elle est mystère: mystère dans l’espace et dans le temps. Nul ne saurait prédire où et quand elle frappe. Le mystère de la mort repose en partie sur le caractère inattendu de son avènement car, nul n’ignore que « *l’inattendu nous surprend* » (Morin 31). La mort est une certitude incertaine: “*The certainty of death is attended with uncertainties, in time, manner, places*” (Browne 113).

Quand bien même le dogme chrétien impose la croyance en une résurrection après la mort, l’inhumation n’en est pas moins pratiquée avec toute la solennité requise: “*Christians have handsomly glossed the deformity of death by careful consideration of the body, and civil rites much take off the brutal terminations; and, though they conceived all reparable by a resurrection, cast not off all care of interment*” (Browne 119). En dépit du fait que la vie après la mort est centrée sur l’âme, les Chrétiens célèbrent solennellement le corps du défunt car le corps revêt une importance symbolique dans le culte chrétien. Le corps est la « demeure » du Christ et aussi le temple du Saint Esprit. D’où la solennité de leurs obsèques. Même les

fameux rites funéraires des anciens Grecs, réputés pour leur solennité, ne font pas le poids devant ceux des Chrétiens :

Since they acknowledged their bodies to be the lodging of Christ, and temples of the Holy Ghost, they devolved not all upon the sufficiency of soul existence: and therefore with long services and full solemnities concluded their last exequies – wherein, to all distinctions, the Greek devotion seems most pathetically ceremonious. (Browne 119)

Browne s'est intéressé, dans ses écrits, à la croyance en l'immortalité de l'âme et en la résurrection des morts telle qu'instituées par les eschatologies musulmanes, chrétiennes et juives. Cette continuité de la vie après la mort est aussi théorisée par les naturalistes, à travers notamment la croyance en la réincarnation et la métempsychose, que l'essai évoque également. Mais l'avènement des religions monothéistes, c'est l'apparition de rites centrés sur la croyance en l'existence d'une autre vie et en une résurrection. Browne montre que les anciens ne croyaient pas en l'immortalité de l'âme et en l'existence d'une autre vie après la mort, et que paradoxalement, certains de leurs rites et coutumes, certains actes qu'ils posaient et certains discours qu'ils tenaient, démontraient le contraire. Pline rapporte sur un ton moqueur comment Démocrite flirta avec la croyance en une résurrection. Phocylide lui aussi tint un discours dans ce sens: *“We hope that perhaps the remains of the departed may return from the earth into the light”*.⁹

Les anciens Grecs faisait, de manière solennelle, leurs ultimes adieux au défunt en répétant trois fois : *“Farewell, farewell : we, in the order which nature allows, shall follow”*.¹⁰ Cet ultime adieu symbolique répété trois fois, souligne l'auteur, se décline chez les Chrétiens par le fait de jeter de la terre, à trois reprises, sur la tombe du défunt, juste après l'inhumation. Dans certaines cultures, les fleurs occupaient une place importante dans les rites funéraires. Par exemple, l'urne de Philopœmen fut recouverte de fleurs et de rubans au point qu'il devint impossible de la voir. Là où les Romains semaient des roses sur les tombes de leurs morts, les Grecs, eux, préféraient le myrte et l'amarante. Les anciens avaient des connaissances avérées en botanique, et les manifestaient particulièrement lors des rites funéraires. Le choix des plantes était parfois motivé par des considérations métaphysiques. Par exemple, le bûcher funéraire était entretenu au moyen de cyprès, de sapin, de mélèze, d'if, et d'autres arbres

⁹ Phocylide est cité par Browne. Voir notes. Sir Thomas Browne. Op. cit. p. 119.

Socrate, qui ne se souciait que de son âme, était totalement indifférent au fait d'être inhumé ou incinéré. Toutefois, il était satisfait par le fait que, à sa mort, ses amis qui allaient enterrer son corps ne se diraient pas que c'est son Socrate qu'ils ont enterré. Diogenes Laertius ne se souciait nullement de l'inhumation du corps : il souscrivait à la croyance que l'âme ne pouvait périr. Pour les Stoïciens, l'âme des sages, des vertueux, repose en paix sur la lune, d'où l'importance dérisoire qu'ils accordaient à l'inhumation. Par contre, chez les Pythagoriciens et les philosophes qui croyaient en la transmigraton de l'âme, l'enterrement était une pratique courante qui se faisait avec toute la solennité requise. Les Platoniciens ne rejetaient pas la pratique de l'inhumation. Toutefois, chez eux, c'est l'année platonique qui présidait aux destinées des cendres des disparus. L'année platonique renvoie à une révolution au terme de laquelle tous les corps célestes sont censés revenir au même lieu où ils étaient au début de cette révolution. Tout retourne à son état initial, y compris même Platon qui va retourner à l'instant où il enseignait dans son école, comme au commencement de la révolution. La durée de l'année platonique est estimée à 25.700 ans

¹⁰ Cité par Browne. Voir notes. Sir Thomas Browne. Op. cit. p. 120.

toujours verdoyants : *“that the funeral pyre consisted of sweet fuel – cypress, fir, larix, yew, and trees perpetually verdant – lay silent expressions of their surviving hopes”* (Browne 120).

Contrairement aux anciens Grecs et Romains, les Chrétiens ornaient de lauriers les cercueils des morts. Le laurier constituait à leurs yeux *“a more elegant emblem”* (Browne 120). La symbolique du laurier reposait sur ses capacités de régénération qui, quelque part, connote une forme de résurrection. En effet: *“that tree, seeming dead, will restore from the root, and its dry and exsuccous leaves resume their verdure again (which, if we mistake not, we have also observed in furze)”* (Browne 120). Les Chrétiens partagent ainsi avec les anciens cette considération métaphysique, en l’occurrence la croyance en la résurrection, qui préside au choix des plantes et arbres utilisés dans les rites funéraires. Browne évoque même l’éventualité d’un héritage rituel que les anciens auraient légué aux Chrétiens à travers notamment le fait de planter des ifs dans les cimetières situés près des églises : *“Whether the planting of yew in churchyards hold not its original from ancient funeral rites, or as an emblem of resurrection from its perpetual verdure, may also admit conjecture”* (Browne 120). L’usage de plantes dans les funérailles a d’ailleurs permis de noter des faits qui relèvent du mystère, de la métaphysique. Les feuilles de laurier encore fraîches retrouvées dans la tombe de St Humbert 150 années après son inhumation sont considérées comme un fait miraculeux. Les centaines d’années que vécut le cyprès du temple de Diane était également considéré comme un fait exceptionnel par les visiteurs des lieux.

Tout comme les fleurs, la musique aussi occupait une place importante chez les anciens. Certes, elle visait à adoucir les mœurs, mais sa véritable fonction était plutôt d’ordre métaphysique. Au-delà de son effet sur les sens et les sentiments, la musique visait à asseoir une certaine harmonie au niveau de l’âme du vivant. La raison était que, séparée du corps à la mort, l’âme allait retourner au paradis d’où était descendue pour jouir à nouveau de l’harmonie primitive qui y régnait. Chez les anciens, la vie et la mort marquaient respectivement l’étape où l’âme quitte le paradis pour intégrer le corps de l’homme et celle où elle se sépare de ce corps pour retourner au paradis. A l’Antiquité d’ailleurs, la constellation du Cancer était, pour l’âme, la « porte de sortie » du paradis, et celle du Capricorne la « porte d’entrée ».¹¹

Quand bien même les Juifs ne pratiquaient pas la crémation, ils avaient beaucoup de rites funéraires qui rappelaient les obsèques grecques et romaines. Ces rites, qui n’étaient pas de simples rites païens selon Browne, reposaient sur des obsèques festives; des lamentations sur la tombe ; un déversement de larmes de la part des proches en deuil ; la manière de fermer les yeux du défunt, de le laver, de l’oindre et de l’embrasser. Il ne faudrait pas non plus oublier la musique qui était aussi un élément important à l’occasion des funérailles. La festivité des obsèques évoquée ci-dessus, rappelant les cultures traditionnelles grecques et romaines, se comprend aisément. En effet, si, dans toutes les cultures «traditionnelles », les funérailles, au travers de leur ritualité, ont des tonalités festives, c’est pour pallier les effets néfastes de la souffrance individuelle et collective que la mort engendre. (Ndiaye 25)

Toutefois, Browne souligne toute l’incertitude qui voile l’origine de certains rites funéraires juifs. En effet, on ne saurait dire si, lors des funérailles juives, le mélancolique

¹¹ Voir notes. Sir Thomas Browne. Op. cit. p. 121.

refrain du soprano criant “*O Absalom, Absalom, Absalom !*” a un quelconque rapport avec le dernier adieu scandé trois fois par la communauté chez d’autres peuples. Ce refrain qu’évoque Browne fait un écho intertextuel avec le roman gothique *Absalom, Absalom !* (1936) de l’écrivain américain William Faulkner, une allégorie de l’histoire du Sud des Etats-Unis où la mort, la violence, le racisme, l’amour, la haine, et la crise morale constituent des thèmes majeurs. Le titre, qui a une forte teneur analeptique, est emprunté à la Bible, à l’Ancien Testament, plus précisément à l’histoire du roi David et de son fils Absalom.¹² La perte tragique des enfants de Thomas Sutpen, le héros du roman de Faulkner, repose sur cette intertextualité biblique. Par ailleurs, on peut établir une autre relation intertextuelle avec le poème de l’Anglais Dryden *Absalom and Achitophel* (1681). Il s’agit d’une allégorie politico-satirique où Dryden établit un parallèle entre la situation politique de l’Angleterre du roi Charles II et celle du royaume de David.¹³

Le mutisme de *Hydriotaphia* sur la place des fleurs, de la musique, et des chants dans les rites mortuaires musulmans se lit comme une référence à leur inexistence dans l’Islam, contrairement aux rites chrétiens, juifs, grecs et romains. Dans le culte musulman, la simplicité et la sobriété sont de rigueur en ce qui concerne les rites funéraires. Ces rites consistent à laver la dépouille mortelle du défunt, à l’envelopper dans un linceul, à prier pour le repos éternel de son âme, et à l’inhumer dans une tombe non construite et peu élevée (Seck 38). La religion musulmane condamne également toute exagération dans les aspects matériels des rites funéraires tels que la tombe et le linceul. Le linceul doit être sobre car, comme le dit le prophète de l’Islam, il sera très vite abîmé. La vie après la mort étant par essence spirituelle, il est absurde de verser dans l’exagération des aspects matériels. Cette interdiction porte également sur les aspects immatériels des rites funéraires comme les cérémonies, les obsèques etc. (Seck 38-39).

Conclusion

Hydriotaphia est un essai qui traite du thème de la mort, non pas dans sa phase clinique ou dans sa dimension métaphysique, mais plutôt dans sa phase intermédiaire, à savoir, l’étape où la communauté prépare le défunt à quitter le monde sensible pour rejoindre le monde intelligible. Comme cela ressort dans toutes les cultures, il s’agit d’une étape riche en rites et coutumes. En véritable anthropologue, Sir Thomas Browne s’attache justement à explorer les rites et coutumes funéraires des peuples de l’Antiquité et du Moyen Âge, mais également ceux qui étaient courants dans le monde, à la Renaissance Anglaise, montrant ainsi

¹² Absalom tue son demi-frère, pour avoir commis une union incestueuse avec sa sœur Tamar. Pour s’être rebellé contre son père David, Absalom est à son tour tué dans une bataille contre l’armée de son géniteur. David, très affecté, pleure la perte de son fils : « *Mon fils Absalom ! Mon fils, mon fils Absalom ! Si seulement j’étais mort à ta place ! Absalom, mon fils, mon fils !* » (II Samuel, Chapitres 13-18).

¹³ Dans ce poème épique, Le roi David et son fils Absalom correspondent respectivement au roi Anglais Charles II et son fils James, Duc de Monmouth. Israël et Jérusalem représentent respectivement l’Angleterre et Londres.

une autre facette de son savoir multidimensionnel. Est-il besoin de rappeler que cet homme de la Renaissance fut médecin, théologien, botaniste, historien, humaniste, etc. ?

Hydriotaphia est une anthropologie des rites et coutumes funéraires qui part de la description minutieuse d'urnes sépulcrales Romaines découvertes à la Renaissance, à Walsingham, un village du comté de Norfolk, en Angleterre. Ces antiquités sépulcrales, qui consistaient en des ossements humains portant des traces de crémation ainsi que divers objets, sont à l'origine de l'étude des pratiques funéraires dans l'histoire de l'humanité à laquelle s'adonne Browne. L'essai aborde un certain nombre de rites et coutumes liés à la conservation des restes des morts incinérés dans des urnes sépulcrales et aussi à l'enterrement physique des morts. Ces pratiques consistaient, entre autres, à enterrer les morts avec des objets qui leur étaient chers dans la vie. Par ailleurs, l'auteur aborde diverses pratiques funéraires singulières dans l'histoire de l'humanité, et établit également une comparaison entre des rites funéraires religieux et des pratiques en vigueur chez les peuples anciens.

L'essai de Browne est une étude anthropologique certes, mais il est également une œuvre d'art à part entière. L'esthétique, qui apparaît entre autre dans la manière dont Browne délivre ses réflexions et expose les faits, côtoie la science, la religion, l'histoire, la philosophie, etc. Le texte regorge de métaphores, d'images, et de tant d'autres artifices rhétoriques comme :

- *“The certainty of death is attended with uncertainties in time, manner, places”* (Browne 113)
- *“Time, which antiquates antiquities, and hath an art to make dust of all things ...”* (Browne 126).

Hormis le riche vocabulaire « thanatique » qui le caractérise, *Hydriotaphia* a une certaine dimension poétique. A l'instar du poème “Ode on a Grecian Urn” du poète Romantique anglais John Keats, qui se sert de l'urne comme objet d'art pour en faire l'objet de son expression artistique, Sir Thomas Browne lui aussi part d'objets découverts, en l'occurrence d'anciennes urnes sépulcrales Romaines, pour en faire l'objet de son expression artistique. La dimension poétique de l'essai apparaît également à travers la description de certaines pratiques funéraires abordées quelques années plus tôt par le poète métaphysique anglais John Donne dans son poème “The Relic”. Ces pratiques consistent d'une part en des sépultures communes, et d'autre part en l'enterrement d'objets symboliques aux défunts pendant leur vie. Tout en ancrant le texte dans le l'histoire, la référence explicite que Browne fait à Sardanapale conforte davantage les relations dialogiques que son essai noue non seulement avec la poésie, avec notamment l'œuvre tragique du poète Romantique anglais Lord Byron *Sardanapalus* (1821), mais également avec la peinture et la chanson.

Quant à la dimension civilisationnelle du texte, elle repose sur des faits historiques comme les différentes invasions de la Grande-Bretagne par divers empereurs Romains qui se sont succédés au trône, ainsi que leurs conséquences sur la culture britannique.

Avec une rigueur anthropologique et une richesse documentaire, *Hydriotaphia* regorge d'informations précieuses sur les rites et coutumes funéraires des peuples anciens. Toutefois, l'essai de Browne n'aborde pas les discours codifiés relatifs aux rites funéraires tels que les oraisons funèbres, les condoléances, les témoignages, les manières d'annoncer la mort, les manières de perpétuer la mémoire des défunts, les représentations de la mort dans les différentes cultures, les superstitions et les stratégies élaborées par certaines communautés

pour conjurer la peur de la mort ainsi que l'angoisse qu'elle suscite. Hormis un seul exemple, le texte n'insiste pas non plus sur les épitaphes. Mais l'on convient que cela n'entame nullement la valeur séminale de l'essai de Browne qui, à n'en pas douter, constitue un véritable texte de référence de la prose baroque anglaise.

Bibliographie

Afoutou, José-Marie. 2006. « Vie, santé, médecine et mort ». *La mort : rites, formes, représentations, symboles, mythes...* Actes de Table Ronde. Dakar : L'Observatoire de l'Imaginaire. 49-54.

Amis, Martin. 2003. *London Fields*. London. Vintage.

Artaud, Antonin. 1997. *Héliogabale ou l'anarchiste couronné*. Paris: Gallimard.

Asley, Maurice. 1968. *England in the Seventeenth Century*. London: Penguin Books.

Bèye, Alioune Badara. 1990. *Nder en flammes*. Dakar: Nouvelles Editions du Sénégal.

Boyd, William. 1990. *Brazzaville Beach*. London: Sinclair-Stevenson.

Browne, Sir Thomas. 1991. *Religio Medici, Hydriotaphia and The Garden of Cyrus*. Robin Robbins, ed. Oxford: Clarendon Press Oxford.

Collins, John Churton. 1964. *The Satires of Dryden :Absalom and Achitophel, The medal, Mac Flecknoe*, London: Macmillan.

Diel, Paul. 1991. *Le symbolisme dans la mythologie grecque*. Paris : Editions Payot.

Donne, John. 1896. "The Relic". *Poems of John Donne*. Vol I. E. K. Chambers (ed.). London : Lawrence & Bullen. 66-67.

- Dupuy, Jean-Pierre. 2008. *La marque du sacré*. Paris : Carnets Nord.
- Faulkner, William. 1990. *Absalom, Absalom!* New York : Vintage Books.
- Gaarder, Jostein. 1995. *Le Monde de Sophie: Roman sur l'histoire de la philosophie*. Paris: Seuil.
- Hamilton, Edith. 1942. *Mythology: Timeless Tales of Gods and Heroes*. New York: Mentor Books.
- Hérodien. 1990. *Histoire des empereurs romains de Marc-Aurèle à Gordien III*. Traduction de Denis Roques. Paris : Les Belles Lettres.
- Jankélévitch, Vladimir. 1999. *La mort*. Paris : Champs Flammarion.
- Kane, Ousseynou. 2006. « La mort: Penser l'impensable ». *La mort : rites, formes, représentations, symboles, mythes...* Actes de Table Ronde. Dakar : L'Observatoire de l'Imaginaire. 29-36.
- Keats, John. 1963. *Selected Poems*. Edition bilingue. Paris: Aubier Flammarion.
- Kolpaktchy, Grégoire. 1985. *Le Livre des morts des anciens égyptiens*. Paris: Stock.
- Marx, Karl. 1992. *Critique de la philosophie du droit de Hegel*. Paris : Aubier Montaigne.
- Merton, E. S. 1949. *Science and Imagination in Sir Thomas Browne*. New York : King's Crown Press.
- Morin, Edgar. 2000. *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*. Paris: Seuil.
- Ndiaye, Lamine. 2006. « Symboliques mortuaires : De l'Afrique à l'Occident, la « faucheuse » nous unit ». *La mort : rites, formes, représentations, symboles, mythes...* Actes de Table Ronde. Dakar : L'Observatoire de l'Imaginaire. 21-27.
- Nouveau Testament : La Bible du Semeur*. 1991. Grande Bretagne : Société Biblique Internationale.
- Rousseau, Jean-Jacques. 2011. *Le contrat social*. Paris : Flammarion.
- Seck, Assane. 2006. « Mort et éducation dans l'Islam ». *La mort : rites, formes, représentations, symboles, mythes...* Actes de Table Ronde. Dakar : L'Observatoire de l'Imaginaire. 37-41.
- Sow, Ibrahima. 2006. « La mort dans tous ses états ». *La mort : rites, formes, représentations, symboles, mythes...* Actes de Table Ronde. Dakar : L'Observatoire de l'Imaginaire. 13-19.

Turcan, Robert. 1985. *Héliogabale ou le Sacre du Soleil*. Paris : Albin Michel.

Veyne, Paul. 2005. *L'Empire gréco-romain*. Paris : Seuil.